# AEGYPTIÂQUES

OU

# RECUEIL

DE QUELQUES

## MONUMENTS AEGYPTIENS

INÉDITS.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI.

# AEGYPTIAQUES

OU

# RECUEIL

DE QUELQUES

# MONUMENTS AEGYPTIENS

INÉDITS

PAR A. L. MILLIN

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

CONSERVATEUR DES ANTIQUES, MÉDAILLES ET PIERRES GRAVÉES

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI, etc.






À PARIS

CHEZ C. WASSERMANN, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, N° 54.

M D CCCXVI.

*Memoranda est semper antiquitas.*
S. LEO MAGNUS, *Epist.*, X.

A M. L'ABBÉ

# FRANCESCO CANCELLIERI,

DIRECTEUR DE L'IMPRIMERIE PONTIFICALE DE ROME,
PROSIGILLATEUR DE LA GRANDE PÉNITENCERIE, etc.

RESPECTABLE AMI,

*En vous dédiant le dernier opuscule que j'ai fait paroître*[1], *j'avois toujours le dessein de vous offrir un hommage plus grave, et ce recueil de Monuments Ægyptiens m'en procure aujourd'hui l'occasion. La belle statue d'un Pastophore dont je donne la figure et la description rappellera celle que vous avez publiée, dans l'immortel ouvrage*[2] *dont la sacristie pontificale*

(1) *Les Martinales*, ou explication d'une médaille qui a pour type l'oie de la Saint-Martin. Paris, P. Didot, l'Aîné, 1815, in-8°.

(2) *De secretariis Basilicæ Vaticanæ veteris ac novæ liber II.* Romæ, 1788, tom. IV, in-4°.

*vous a fourni le sujet. Agréez ce nouvel hommage; c'est toujours un bonheur pour moi de pouvoir vous exprimer combien me sont chers les sentiments qui nous unissent. Vous savez que je suis pour la vie,*

**Votre très humble serviteur et votre ami,**

**A. L. MILLIN.**

# AEGYPTIAQUES

OU

# RECUEIL

## DE QUELQUES MONUMENTS AEGYPTIENS

INÉDITS.

PARMI les monuments du Musée Royal qu'on n'a pas encore exposés, on distingue une statue ægyptienne, qui est très remarquable à cause de la beauté de la matière, de sa parfaite conservation, et aussi pour le travail. Cette statue et le groupe dont je parlerai après avoient été dessinés et gravés pour M. Henin, ancien membre honoraire de l'Académie des belles-lettres, qui, il y a près de douze ans, voulut bien m'en céder les planches; je comptois les publier et les décrire dans le recueil que je faisois paroître alors[1].

Cette statue, figurée pl. I-IV, est celle d'un homme; il est vêtu d'une demi-tunique serrée qui descend jus-

(1) *Monuments antiques inédits*, ann. 1802 et 1804, avec près de cent planches. Chez Wassermann, libraire, éditeur de ce recueil.

qu'aux pieds, mais qui ne commence qu'à la ceinture, où elle est attachée avec un ruban de papyrus: les cheveux sont couverts d'une énorme coiffe[1]; son dos est appuyé sur un pilastre carré couvert d'hiéroglyphes de trois côtés; ses bras étendus le long de son corps soutiennent une espèce de petite châsse qui est supportée par un pilier pyramidal, dont la pointe est tournée vers la terre, et tronquée. Au centre de cette châsse est une figure barbue qui est coiffée d'un grand bonnet décoré de la plante appelée *persea;* elle tient dans ses mains un sceptre et un fouet[2].

On connoît un assez grand nombre de monuments de ce genre, mais on n'en voit peu qui soient d'une semblable conservation, et d'une beauté aussi parfaite. Les hiéroglyphes dont le pilastre, pl. II, est chargé sont séparés en quatre colonnes: quoique le dessinateur ait été obligé de les réduire beaucoup, ils sont représentés sur la planche avec une extrême fidélité.

On reconnoît, au premier coup d'œil, un de ces pré-

(1) Les antiquaires donnent le nom de *calantica* à une espèce de coiffe; c'est ainsi que Nonius, XIV, 2, nomme une sorte de coiffe ou de voile qui convenoit aux femmes: et c'est pourquoi Cicéron reproche à Clodius d'en faire usage. Cependant la coiffe ou *calantica* n'est pas une preuve que la figure ægyptienne, qui la porte, est une femme; au contraire, on ne l'observe le plus souvent qu'aux figures d'hommes.

(2) Cette statue est d'un beau granit verdâtre; sa hauteur, en comptant la base, est de 4 pieds 6 pouces et demi.

tres qui dans la langue des Grecs étoient appelés *pastophores*[1].

Nous ignorons quel nom ils avoient chez les AEgyptiens dans un temps plus reculé; mais depuis celui où la langue des Grecs se fut introduite dans leur pays, et sur-tout lorsque, sous la domination des Lagides, elle y devint d'un usage presque général, on a appelé *pastoi* les ædicules ou petits tabernacles de bois doré dans lesquels on promenoit les images des dieux; et les prêtres qui portoient ces ædicules, dans les processions et les cérémonies, reçurent le nom de *pastophores*, c'est-à-dire *porteurs de pastoi*[2].

(1) CUPER dans son *Harpocrate*, pag. 129 et 258; et SCHMIDT dans son traité de *Sacerdotibus ægyptiacis*, 193.

(2) Παστός. Cuper est le premier qui ait cherché à déterminer le sens de ce mot. Quelques remarques que nous ajouterons ici aux siennes pourront servir aux philologues pour en déterminer la signification. Cuper a prouvé qu'il désigne 1.) une *ædicule* destinée à recevoir l'image d'un dieu. Il paroît que ce mot 2.) est quelquefois synonyme de σηκός, *cella*, la niche ou l'embrasure où étoit dans les temples la statue de la divinité. Il y a des passages dans lesquels on seroit même tenté de traduire le mot *pastos* par *temple*. S. CLÉMENT d'Alexandrie reproche aux Athéniens d'avoir donné Minerve, la protectrice de leur ville, en mariage à Démétrius Poliorcètes; mais ce prince, continue-t-il, *Admonitio ad gentes*, 36. C., « dédaigna la déesse; « il se jeta dans les bras de la trop fa« meuse Lamia, monta à l'Acropolis, « souilla le *pastos* de Minerve (τῷ τῆς « Ἀθηνᾶς ἐμφυρῆσαι παστῷ), et effaça par « les jeunes attraits d'une courtisane « les charmes surannés de votre vier« ge. » Il est difficile de dire si, dans ce passage, *pastos* doit être traduit par *ædicule*, *niche*, ou par *temple* en général.

3.) Comme ces *ædicules* étoient toujours plus ou moins ornées, on a appelé παστὸς la *chambre nuptiale*. Abraham voulut sacrifier son fils, dit S. JEAN CHRYSOSTOME, *In Abrahamum*, V. 48. 32., et Isaac, croyant

Tous les écrivains anciens s'accordent à représenter les pastophorés comme des prêtres d'un rang inférieur ; et, en effet, leur emploi ne pouvoit pas être

trouver une épouse, ne rencontra que l'appareil de la mort; il ne fut pas couronné pour la *chambre nuptiale*, mais enchaîné pour le bûcher funèbre: οὐ παστοῖς ἐστεφανωμένος, ἀλλὰ δεσμῷ δεδεμένος. Jésus-Christ, dit le même, *In Resurrection.*, VII. 364. 41., sort, ὡς νυμφίος ἐκ παστοῦ, comme un jeune époux de la *chambre nuptiale*. S. BASILE, *De vera virginitate*, I. 73. D., conseille aux vierges de soigner leur corps, ὥσπερ τινὰ ναὸν ἢ παστὸν τοῦ νυμφίου, *veluti delubrum quoddam, aut sponsi thalamum*, et de converser avec cet époux, qui n'est autre chose que l'intelligence suprême, dans le plus retiré de ces cabinets spirituels, ἐν ἀπορρήτοις κατὰ τὸν νοῦν παστοῖς. S. Jean Chrysostôme assure, *De Pœnitentia*, VI. 912. lin. 12., que l'homme immiséricordieux (ἀνελεήμων) ne sera pas jugé digne d'entrer dans la salle céleste, εἰς τὸν οὐράνιον παστόν. Enfin le Commentaire ancien sur les Pseaumes, publié par Cordier (*Exposito Patrum græcorum in Psalmos Antverpiæ*, 1643. fol. I. 351. D.), explique le mot σκήνωμα, *tente*, par παστός. Il nomme, par une figure hardie, *pastos* le sein de Dieu le Père, d'où sort le soleil de la justice, Jésus-Christ, 357. B.: δικαιοσύνης οὖν ἥλιος ὤν, ἐκ παστοῦ τῶν πατρικῶν ἐκπορεύεται κόλπων.

Il est plus difficile de déterminer le sens du mot παστὸς dans une formule mystérieuse prononcée dans les initiations d'Éleusis, comme l'assure S. Clément d'Alexandrie, cité par EUSÈBE, *Præparat. Evangel.*, 64. A.: ὑπὸ τὸν παστὸν ὑπέδυν, *j'ai passé sous*, ou *dans le pastos*. Voyez sur ce passage les notes des derniers éditeurs. Peut-être faut-il entendre par ce mot l'ædicule qu'on remarque dans un grand nombre de peintures de vases grecs.

Quant au mot παστοφόριον, nous ajouterons, à ce qu'en dit Cuper, qu'on le trouve employé dans les trois significations distinctes que voici:

1. Il est synonyme de παστός, dans le sens d'*ædicule*. NICÉPHORE de Constantinople, en célébrant le triomphe de la religion chrétienne, se réjouit de ce que les *ædicules* des temples étoient vides et désertes, *Antirrhetic. II adversus Mamonam*, 608. A. τὰ δὲ τῶν τοίχων παστοφόρια ἔρημά τε καὶ κενά. S. ÉLIE le Jeune raconte de lui-même (*S. Eliæ Junioris acta et certamen*, 173. B.) qu'il se vit en songe assis dans une *ædicule* (Εἶδον ἐμαυτὸν ἐν παστοφορίῳ καθισθέντα), entourée et ombragée par un berceau de fleurs. Il faut remarquer pourtant que cette signification est assez rare, du moins chez les auteurs de la basse grécité.

plus considéré parmi eux que celui des prêtres qui, chez nous, portent les bannières, et, en Italie, les châsses et les grandes machines qui contiennent les images

2. Chez les Septantes, παστοφόριον paroît désigner quelquefois, non pas précisément des *armoires*, comme plusieurs interprètes ont traduit, mais du moins des pièces attenantes au temple, où l'on déposoit les dîmes et les vivres destinés à l'entretien des prêtres. C'est ainsi qu'Ézéchias, *Paralip.*, II. XXXI. 11., ordonne de construire dans le temple des *pastophoria* destinés à recevoir des offrandes pieuses. Il paroît même qu'une partie de ce vaste édifice en avoit reçu son nom. Lors du siège de Jérusalem une des quatre grandes tours de bois, par lesquelles les Juifs défendirent le temple, étoit, selon JOSEPHE, *De bello Jud.*, 898. D., construite sur le *dôme* ou *sommet* des *pastophoria* (ὑπὲρ τὴν κορυφὴν κατεσκεύαστο τῶν παστοφορίων), au même endroit d'où, en temps de paix, un prêtre avoit la coutume d'annoncer, au son de la trompette, le commencement et la fin de chaque semaine. Dans les églises chrétiennes des premiers siècles, on appeloit encore *pastophoria* des pièces ou des cabinets ayant la même destination. Selon S. CLÉMENT *le Martyr*, *Constitutiones Apostolicæ*, 45. B., ces cabinets doivent être du côté de l'est: ἐξ ἑκατέρων τῶν μερῶν τὰ παστοφόρια πρὸς ἀνατολήν; à la fin d'une agape, on doit y reporter le pain et le vin qui n'ont pas été consommés pendant le festin; *ibid.*, 145. B.: λαβόντες οἱ διάκονοι τὰ περισσεύσαντα εἰσφερέτωσαν εἰς τὰ παστοφόρια.

3. Dans la traduction des Septantes, παστοφόριον a quelquefois une signification bien plus étendue; il désigne en général toute chambre qui se trouve dans l'enceinte d'un temple ou même dans celle d'un palais. Josephe paroît même l'employer pour désigner la maison d'un particulier. Esdras, après avoir exercé un acte de rigueur nécessaire, se retire du temple dans le *pastophorion* d'Éliasib, pour y cacher son chagrin: *Antiq. Jud.*, 370. A. ὁρμήσας ἐκ τοῦ ἱεροῦ εἰς τὸ παστοφόριον Ἰωάννου τοῦ Ἐλιασίβου; *in domicilium Joannis*, comme traduit Gelenius. Voyez en outre I. *Paralip.*, IX. 26 et 33.; XXIII. 28.; XXVIII. 12.; Jérémie, XXXV. 4.; Ézéchiel, XL. 18 et 39. Dans ce dernier il signifie les chambres (*cellæ*) qui donnent sur une colonnade, laquelle entoure la cour principale d'un temple. C'est probablement à un de ces passages que pensoit Isidore, lorsqu'il écrivit la glose suivante (*Thesaurus utriusque linguæ*, *edit. Vulcanii*, 689. B.), *Pastorium*, *alvium templi vel safirium*; glose que Vulcanius paroît avoir regardée comme inexplicable, mais qu'il faut ainsi rétablir: *Pastopho-*

des saints : leur office étoit de faire voir au public, dans l'intérieur du temple, la statue ou l'embléme vivant de la divinité [1]. Il paroît qu'ils avoient fait des observations médicales, et qu'ils se mêloient de la cure de plusieurs maux [2]; ils formoient une espèce de collége [3] : le lieu qu'ils habitoient, et l'espèce de sacristie dans laquelle ils conservoient les objets sacrés confiés à leur garde s'appeloient *pastophorium* [4].

Il n'est pas étonnant que les AEgytiens aient aimé à reproduire les images de ces prêtres, puisqu'ils y associoient en même temps celles de leurs dieux. Les cabinets des curieux en possèdent un assez grand nombre, et les antiquaires en ont fait graver plusieurs.

*rium, atrium templi, vel sacrarium.*

Nous sommes entrés dans quelques détails sur ces différentes significations du mot παστοφόριον, parcequ'il a été entièrement passé sous silence tant par Ducange dans son Glossaire que par Suicerus dans le *Thesaurus Ecclesiasticus*. Quant au mot παστοφόρος, il a été suffisamment expliqué par CUPER et par SCHMIDT. Nous ajouterons seulement ici un passage de PORPHYRE, *De Abstinentia*, 153. D., qui divise les prêtres ægyptiens en deux classes, à la première desquelles appartiennent les *devins*, les *recueillis* (ἱεροστολισταὶ), les *secrétaires* (ἱερογραμματεῖς), et les *annalistes* (ὡρολόγοι); la multitude des autres prêtres, *pastophores* et *néocores* (τὸ δὲ λοιπὸν τῶν ἱερέων τε καὶ παστοφόρων καὶ νεωκόρων πλῆθος), composent la seconde. Enfin nous terminerons cette digression en observant que du mot παστὸς est dérivé le verbe παστόω, *j'orne*, qui a été omis dans tous les dictionnaires. Il a été employé par S. JEAN CHRYSOSTOME, *Oratione VII in Pascha*, V, 936. 25. : παστώσας, καὶ παρθενώσας, καὶ, ὡς εἰπεῖν, ἐξαγγελώσας.

(1) CLÉM. ALEXANDR., *Pædagogus*, 216, C.

(2) CLEM. ALEXANDR., *Stromat.*, 634, B.

(3) APUL., X, 1.

(4) GRUTER, *Inscript.*, LXXXIV, 3; URSAT, I, VII; CUPER, *Harp.*, 226.

Tantôt ces prêtres sont debout, comme est celui-ci[1]; d'autres fois ils sont accroupis[2]: ils ont toujours les mains étendues sur les côtés de leur boîte (*pastos*), qui contient une[3] ou plusieurs divinités[4].

Chez les anciens AEgyptiens les femmes étoient exclues du sacerdoce, quoiqu'il y en eût qui se consacrassent au service du culte[5]; mais au temps des premiers Ptolémées cela avoit changé. L'inscription de Rosette fait mention de prêtresses[6], et d'autres parlent de jeunes filles qui étoient pastophores d'Isis[7]. M. Visconti a démontré que la statue du Museo Pio Clementino[8] est celle d'une femme; mais celle que je décris représente un homme : si ses formes paroissent douteuses, son costume ne laisse aucune incertitude sur ce point.

Le tabernacle est semblable à celui de la pastophore du Museo Pio Clementino. La barbe de la figure caracté-

(1) La Pastophore que M. Cancellieri a publiée avec de savantes observations, dans son beau traité de *Secretariis veterum*, tom. I, p. 379, a été reproduite dans la traduction de l'*Histoire de l'Art* par M. *Carlo* Fea, tome I, pl. VII, et dans la *traduction françoise* par M. Jansen. M. Visconti en a donné une excellente figure avec une savante description, *Museo Pio Clementino*, VII, 6.

(2) Winckelmann, *Hist. de l'Art*, I, pl. VIII.

(3) Comme celle-ci.

(4) Winckelmann, I, pl. VII.

(5) Hérodote, II, liv, lv, lvi.

(6) Voyez les curieuses observations de M. de Villoison dans le *Magasin encyclop.*, an IX, p. 323.

(7) Gori, *Inscript. etrusc.*, I, 373, 374; Muratori, *Thes.*, CLXXVIII, 3.

(8) Voyez ci-dessus.

rise aussi bien la figure d'Orus que celle d'Osiris ; mais, comme cette figure est seule, je crois qu'elle représente le dieu principal des AEgyptiens, Osiris, coiffé d'une espèce de bonnet pointu, orné de la plante appelée *persea :* le dieu tient un sceptre recourbé et un fouet, ses attributs ordinaires.

L'inscription de Rosette prouve que l'art de graver les hiéroglyphes s'étoit conservé jusqu'au temps des rois grecs, puisque, sous les Ptolémées, ces signes ont la même perfection que ceux des temps antérieurs. On imitoit aussi alors avec la même exactitude, mais plus de goût, les figures d'un temps plus reculé : cette belle statue peut avoir été faite vers le temps où les rois grecs ont établi leur domination.

II. Le second monument[1], dont je présente également toutes les faces en quatre planches, V-VIII, a un caractère plus singulier; c'est un groupe de deux figures appuyées contre une masse carrée.

La première porte un vêtement à manches plissées en travers, qui sont très larges, et ne descendent que jusqu'au coude : ce vêtement, dont on observe sur les hanches les bandes transversales, se replie sur lui-

(1) Il est d'un beau *granit rose.* La hauteur de la figure, à main droite du lecteur, a 2 pieds 9 pouces de haut ; celle à gauche a 1 pouce et demi de móins.

même à la hauteur des reins, et retombe de manière à former un tablier qui s'élargit par le bas; la jonction des deux côtés de l'étoffe est cachée par une bande qui va également en s'élargissant de haut en bas, et qui porte des hiéroglyphes; les pieds sont nus; les bras sont étendus le long du corps: elle tient dans la main droite un morceau d'étoffe roulé; la tête est couverte d'une coiffe dont les pendants forment un pli sur les épaules.

La seconde figure est plus grande d'un pouce et demi, et plus svelte; son vêtement a des manches serrées avec des bandes transversales; ces manches descendent sur le poignet, où elles sont retenues par un bracelet: le tablier que forme le rejet du vêtement est plus étroit que celui de l'autre figure, et n'a point de bandes ni d'hiéroglyphes: la main gauche de celle-ci porte un sistre ou une feuille de persea; la main droite est passée derrière le dos de l'autre figure, et on en aperçoit l'extrémité au revers, pl. VI; le bras est nu. Cette figure a aussi les pieds nus, comme la précédente; les pentes de sa coiffe paroissent plus longues, parce-qu'elle ne forme pas de pli.

La base sur laquelle ces figures sont posées est ornée d'une bande transversale d'hiéroglyphes qui règne de trois côtés, pl. V, VII, VIII, mais non sur le revers, pl. VI. La masse carrée qui leur sert d'appui, pl. VI,

est couverte d'hiéroglyphes disposés en cinq colonnes, et les côtés, pl. VII, ont aussi une colonne des mêmes signes.

Ce groupe est singulièrement remarquable pour les figures et pour la singularité de leur costume; je n'ai encore rien observé de semblable, et il ne me paroît pas facile de les désigner; leur sexe même ne peut être aisément distingué. Celle à gauche est plus grande que l'autre, mais cette différence n'est que d'un pouce et demi; les longues manches de sa tunique se remarquent aux vêtements de femme, ainsi que les bracelets. Le sistre ou la persea qu'elle tient peuvent la faire regarder comme Isis, qui est souvent figurée avec cet instrument.

Mais quelle sera l'autre figure dont les formes sont si massives? l'attribut qu'elle tient à la main ne peut servir à la caractériser; c'est une espèce de voile ou de linge roulé ou plié: est-ce Osiris, époux d'Isis? est-ce Orus leur fils? Orus est ordinairement représenté avec une barbe postiche; Harpocrate est figuré avec une tresse de cheveux d'un seul côté de la tête. Je soupçonnerois que cette figure est celle d'Osiris: Isis, qui vient de retrouver son époux, le tient embrassé; le voile qu'il a dans sa main est un linceul, parceque, si l'on en croit l'auteur qui, sous le nom d'Hermès Trismégiste, nous a conservé quelques antiques traditions, on croyoit qu'Osiris et Isis avoient enseigné aux hommes l'art

d'arranger convenablement les corps et de les embaumer; mais un auteur si peu ancien ne peut servir pour expliquer un symbole dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui tient probablement à des choses que nous ignorons.

Ces figures lourdes, massives, et d'un style beaucoup plus grossier que la précédente, me paroissent aussi plus anciennes, et de beaucoup antérieures à la domination des Grecs; cependant les membres sont distincts et séparés, et l'origine de ce monument ne me paroît pas encore remonter aux premiers temps de l'art.

On ne peut guère douter que l'instrument de bronze, figuré planche IX, ne soit une espèce d'enseigne; il est certain que le tube qui est au milieu étoit destiné à entrer dans un bâton, auquel s'ajustoient encore deux agrafes qui passoient des côtés, et dont on ne trouve plus que quelques vestiges.

C'étoit un usage fort ancien de placer sur les enseignes militaires des animaux consacrés par la religion ou par l'histoire[1]. Il avoit aussi lieu chez les AEgyptiens, ainsi qu'on le voit dans les grandes marches militaires publiées par la Commission d'AEgypte. On remar-

(1) Les Perses, les Romains, les François, y ont placés un aigle; et, avant le consulat de Marius, les Romains y avoient mis un loup et un sanglier. On voit cet animal sur des enseignes gauloises. Plusieurs nations barbares mettoient sur leurs enseignes un dragon, ainsi qu'on le voit sur la colonne Trajane.

que aussi sur la mosaïque de Palæstrine[1] des hommes qui tiennent des enseignes; ce sont des oiseaux, que le savant Barthélemy appelle des aigles, mais qui doivent être des éperviers, animaux pour lesquels les AEgyptiens avoient une si grande vénération. Le sphinx étoit aussi tellement sacré pour eux qu'il n'est pas étonnant d'en voir leurs enseignes décorées; c'étoit un symbole de l'AEgypte, ou du Nil[2] qui y porte la fertilité.

Cette figure est singulière à cause de la longueur disproportionnée de ses membres relativement à celle de son corps. Les griffes de lion dont ses pieds sont armés, la queue terminée par une masse, et qui est encore un caractère de cet animal, sont très distincts; sa tête est coiffée d'une calantica rayée qui retombe sur son dos, et dont les pentes recourbées à l'extrémité descendent sur sa poitrine: au milieu est un ornement singulier, et que je ne saurois déterminer, à présent que je n'ai plus le monument même sous les yeux[3].

La tablette sur laquelle cette figure est établie est ornée de deux têtes de serpents qui sortent des pieds

(1) Académie des belles-lettres, tom. XXX, p. 503.

(2) Zoega, *Num. ægypt.*, p. 140, a traité très au long du sphinx: on peut lire cet excellent article écrit en latin; il a été traduit en allemand dans la *Bibliothek der alten Litteratur und Kunst*, II, 23. Voyez mon *Dictionn. Mythol.* au mot Sphinx.

(3) Il appartenoit, quand je l'ai fait dessiner, à madame de Castellane Someri; je crois qu'il a passé en Russie.

du sphinx; c'est le serpent Uræus[1] dont l'image est répétée sur tant de monuments ægyptiens, et qu'on retrouve ici deux fois; c'est un symbole de l'éternité. Sous la tablette est le phallus, signe du principe régénérateur.

Le n° X est un vase d'une forme singulière, qui appartenoit à M. le baron de Hoorn; il est du plus beau basalte vert qu'on puisse imaginer. Dans la collection de ce curieux amateur des arts, il étoit donné pour un ouvrage ægyptien, mais il est évidemment moderne; cependant il a été certainement fait avec un bloc antique; peut-être a-t-on détruit pour le fabriquer quelque précieux monument[2].

On voit sur la planche XI une espèce de borne qui est carrée à sa base, octogone au milieu, ronde au sommet, avec quelques ornements sur chaque face. M. le baron de Hoorn en possédoit quatre absolument semblables. Il me seroit impossible de dire à quoi ces bornes, qui sont d'un très beau basalte noir, ont pu servir[3]: il paroit que ce sont des lingams indiens, et l'auteur de son catalogue dit, d'après lui, que leur forme peut faire présumer qu'ils viennent de l'un des temples du

(1) Οὐραῖος, *coluber naia*, L.

(2) Sa hauteur est de 19 pouces; son diamètre, de 11 : le socle de basalte vert pâle, sur lequel il est élevé, est de 33 lignes de haut sur 5 pouces de large. Voyez le Catalogue imprimé de M. le baron de Hoorn, an 1809, n° 168.

(3) Leur hauteur est de 17 pouces.

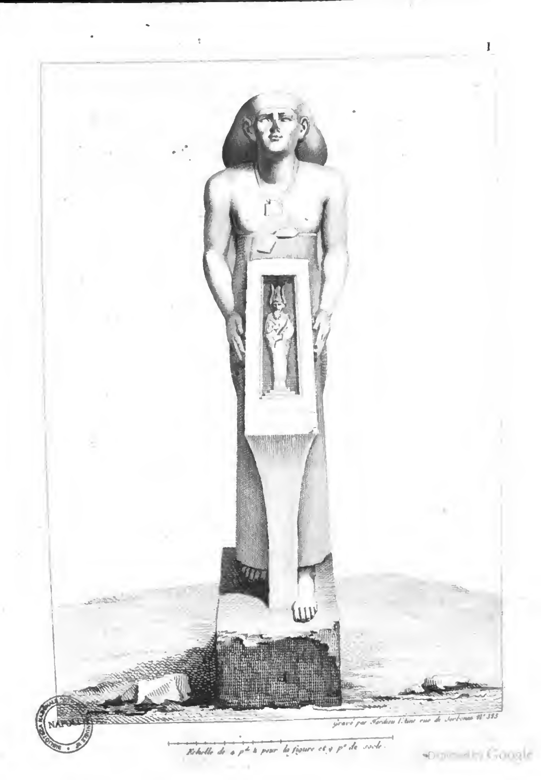
Tanjaor[1]. Cette opinion n'est d'ailleurs appuyée d'aucune autorité, et je ne trouve point de monuments semblables dans les ouvrages du père Paulin, et ceux des autres auteurs qui ont écrit sur la religion des Indes. Les savants orientalistes que j'ai consultés n'ont pu me donner l'explication des caractères qui y sont tracés.

Le lion de bronze, pl. XII, par lequel je termine cette notice, est creux; il a sur le mufle une charnière qui se remarque à son sommet, et qui sert au mouvement d'une plaque qui se lève quand on y veut introduire de l'eau. La fabrication de ce morceau indique son origine indienne; l'animal qu'il tient entre ses dents est une espèce de lézard ou de salamandre sous forme de têtard, et dont les pattes antérieures seulement sont développées.

Ces deux derniers morceaux ne sont point ægyptiens; mais, comme je les avois fait graver, et qu'ils ne pouvoient être donnés séparément, j'ai cru pouvoir les publier avec les précédents.

(1) Catalogue cité, n° 264.

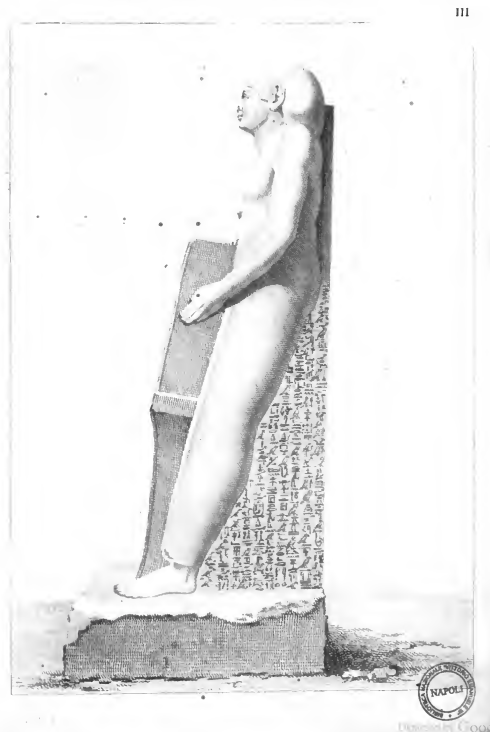
FIN.




Echelle de 4 p.ds ½ pour la figure et 9 p.s de socle.

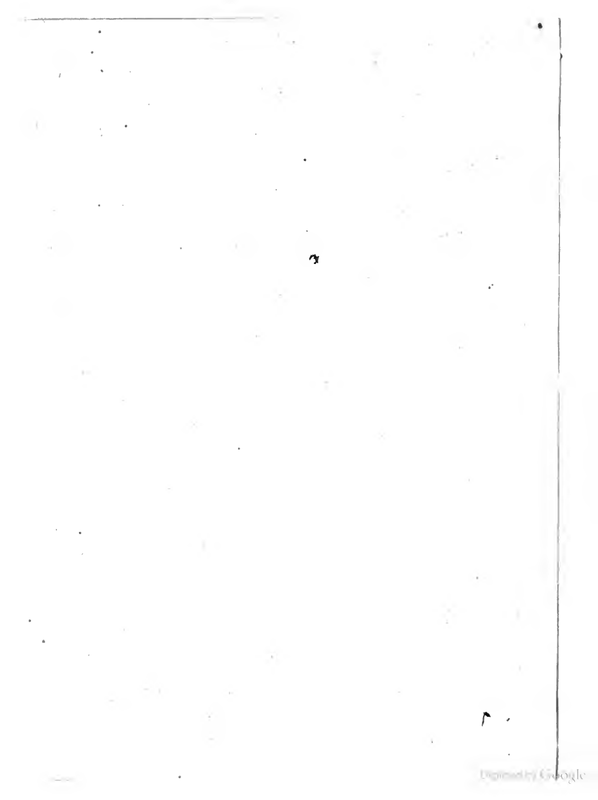


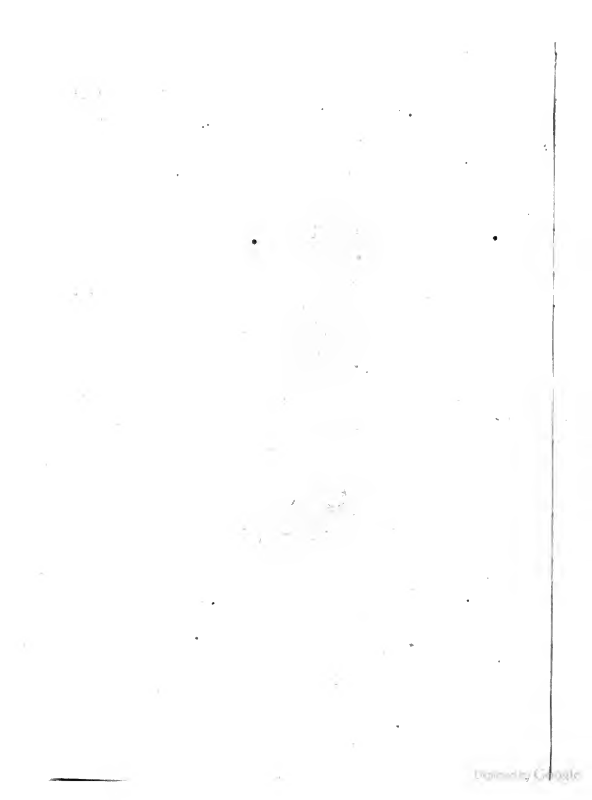








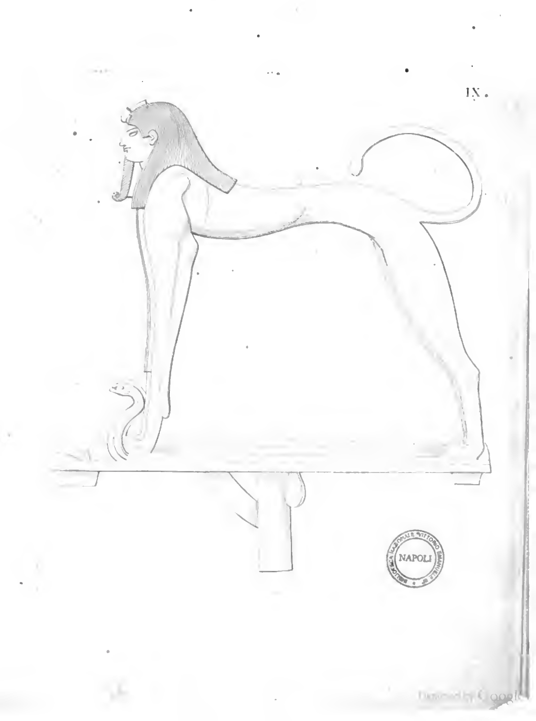


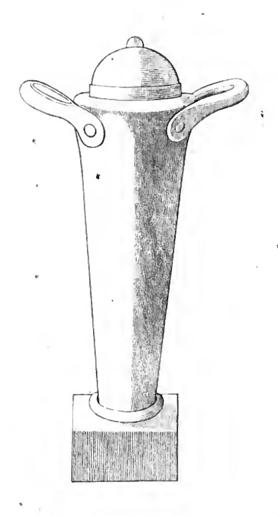


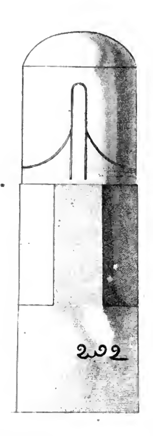




IX.







2 3 4

